



ALESSANDRO BARBAGLIA
Le coup du fou



Bobby Fischer,
***l'Iliade* et mon père**



CRITIQUES

Mon père, ce héros

LE COUP DU FOU, PAR ALESSANDRO BARBAGLIA, TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR JEAN-LUC DEFROMONT, LIANA LEVI, 224 P., 19 EUROS.

★★★★ Tout est parti d'une phrase entendue lorsqu'il avait 5 ou 6 ans alors que son père s'entretenait avec des amis, psychologues comme lui, sur la psyché torturée du champion d'échecs américain Bobby Fischer : « *Il faudrait analyser l'instant où le monde s'est éteint dans son esprit et où seule est restée allumée une lumière qui éclairait un échiquier.* »

Fischer, ce « fou » qui, depuis que sa mère lui avait offert un jeu d'échecs à l'âge de 7 ans, n'avait plus jamais cessé d'y jouer « *de façon monomaniaque* ». C'est ce à quoi s'est attelé Alessandro Barbaglia (photo), qui rend ici à son père trop tôt disparu un émouvant



hommage. En retraçant l'affrontement historique entre Fischer et le Russe Boris Spassky lors de la finale du Championnat du Monde d'échecs en 1972, en pleine guerre froide, il opère un audacieux parallèle avec les héros de l'« Iliade ». A travers la guerre que se livrent Fischer, Achille sanguin et tourmenté, et Spassky, Ulysse stratège et bienveil-

lant, Barbaglia renoue avec son père un dialogue où il peut enfin exprimer toute l'admiration et l'amour qu'il éprouve pour celui qui, grâce à un échiquier, avait ouvert à un enfant reclus les portes d'un nouveau monde.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



Caution: This email originated from outside of the organization. Please do not click links or open attachments unless you recognize the sender of this email and know the content is safe.

Chers abonnés, voici votre lettre échecs du vendredi 21 octobre. Bonne lecture!

[Voir la version en ligne](#)

LE FIGARO

ABONNÉ

La Diagonale du Figaro

L'actualité des échecs et les plus belles parties des grands maîtres.



par Bertrand Guyard
le vendredi 21 octobre

Chers passionnés du monde enchanté des 64 cases, il y a déjà un demi-siècle Robert James Fischer devenait le 11^e champion du monde de l'histoire. Le Kid de Brooklyn battait Boris Vassilievitch Spassky, le tenant du titre, dans un match homérique disputé en Islande, au milieu de l'Atlantique. Le monde entier se passionna pour ce duel. Il fallut qu'Henry Kissinger appelle en personne «Bobby» pour que celui-ci daigne prendre l'avion pour Reykjavik. L'Américain devait représenter l'Occident face au communiste Spassky. L'histoire est plus forte que les plus grands maîtres d'échecs. Fischer, en réalité, exérait le monde capitaliste pendant que Spassky affirmait, sans trop se cacher, qu'il était né, non pas à Leningrad mais à Saint-Petersbourg, la ville du Tsar Pierre le Grand.

Le combat des chefs aura été grandiose. Le grand public voyait Fischer en grand favori. Les spécialistes du jeu savaient pourtant que, de 1960 à 1970, il n'avait jamais gagné face à Spassky. Le style du Russe, symbiose idéale des manières d'Alekhine et de Capablanca réunies, avait toujours contenu les coups de boutoir du New-Yorkais. L'affrontement serait finalement grandiose. Robert Fischer, le génie obsessionnel, passera six mois à analyser toutes les parties de Spassky. Un véritable passage au scanner des variantes et des sous-variantes utilisées, ne seraient-ce qu'une seule fois, par celui qui aimait se nommer «l'ours russe».

À lire aussi : «La Diagonale du





Boris Spassky-Bobby Fischer à l'Olympiade de Siegen en 1970. Le Russe remporta une partie d'anthologie. *Leemage/Granger/Bridgeman*

Le dénouement de cette lutte est aujourd'hui connu. Fischer ravira la couronne mondiale à Spassky mais surtout à «*l'homo sovieticus*», qui depuis 1948 et le règne du patriarche des échecs soviétique, Mikhaïl Botvinnik, faisait croire que la domination du roi des jeux lui était dévolue à jamais.

Le «match du siècle» a fait couler beaucoup d'encre. Les meilleurs joueurs du monde comme Kasparov, Gligoric, Timman, les plus éminents spécialistes comme Soltis, Donaldson, Saidy ont décortiqué les stratégies des deux maîtres, sombrant souvent dans le dithyrambe ou plus rarement dans une critique trop acerbe. Paradoxalement les deux principaux intéressés, Fischer aussi bien que Spassky, se sont révélés particulièrement muets sur leur performance respective. Pour eux certainement, le plus dur était fait. Les parties parleraient d'elles-mêmes.



La couverture du roman *Le coup du fou* d'Alessandro Barbaglia [Liana Levi](#)

Les deux chevaliers des 64 cases avaient en fait compris avant tout le monde que le «match du siècle» méritait de trouver son Nabokov, ou son Zweig, un véritable romancier qui saisisse la dimension psychanalytique de cette confrontation. Cette perle rare existe, elle est italienne et se nomme Alessandro Barbaglia. Ce libraire et écrivain de Novara vient de sortir *Le coup du fou*, l'histoire du souvenir de ce match d'échecs qui passionna son psychanalyste de père. Avec une intuition rare, il peint une métaphore entre *L'Iliade* et la bataille de Reykjavik. Pour lui, Fischer est Achille, le héros au destin hors-norme. Spassky, lui, est transformé en Ulysse, le guerrier sage, le rusé stratège. Dans son récit, les deux combattants ne font plus qu'un. Seul subsiste la mort du roi, le fameux échec et mat, qui lui rappelle son père trop tôt disparu, qui à travers son métier de psychiatre s'était aussi mesuré à la démesure de la folie symbolisée par le «*finalment indivisible*» duo Fischer-Spassky.



Une foule de joueurs d'échecs, comme ici à Prague, ont analysé avec passion les parties du match Spassky-Fischer en 1972 sur des échiquiers géants installés dans les vitrines des magasins. Leemage/Sovfoto/Bridgeman

À la fin de son roman, Barbaglia, publie la lettre que Boris Vassilievitch adressa à George Bush le 7 août 2004, pour demander la libération de Fischer, emprisonné au Japon. Elle n'éludait pas la folie et les propos inadmissibles de l'Américain sur les Juifs, les Russes, les Américains... sur toutes les victimes de sa paranoïa. Ulysse voulait encore une fois sauver Achille, comme Spassky l'avait déjà fait en ne voulant pas gagner sur tapis vert le match de 1972: *«Monsieur le président, ... Je suis un vieil ami de Bobby depuis 1960... Bobby est une personnalité tragique. Je m'en suis rendu compte à l'époque. C'est un homme honnête et d'un bon naturel. Absolument pas sociable... C'est une personne qui fait presque tout contre elle-même. Je ne voudrais pas défendre Bobby Fischer ou justifier son comportement... Je ne demande qu'une chose. De la pitié, de la charité.... Bobby et moi-même avons commis le même crime. Appliquez-moi aussi des sanctions. Arrêtez-moi. Mettez-moi dans la même cellule que Bobby Fischer. Et donnez-nous un échiquier...»*. Un échiquier et quelques pièces seulement, voilà ce qui était uniquement nécessaire à leur passion commune...



Une amitié profonde : Boris et Bobby, au début des années 90, s'amuse comme des petits fous en analysant la 11e partie de leur match de 1972. Marina Spassky/Boris Spassky junior/Bertrand Guyard

Nous présentons cette semaine trois parties historiques du «match du siècle» : la 1ère dans laquelle Fischer commit, le fameux 29...Fxb2 ? la faute la plus mystérieuse de l'histoire des championnats du monde ; la 3e, que Barbaglia nomme «*Le fils de la douleur*» avec l'extravagant 11...Ch5 !? et enfin la 6e, une pure merveille de jeu positionnel qui poussera Spassky à applaudir Fischer à la fin de la partie.

Robert James Fischer gagna le match de Reykjavik par 12,5 à 8,5, soit 7 victoires et 3 défaites (dont une par forfait) et dix nulles. Pour les joueurs d'échecs qui souhaiteraient pousser plus loin l'analyse, nous vous conseillons l'excellent ouvrage, en anglais, *Fischer-Spassky 1972, Match of the Century Revisited* du maître international hongrois, Tibor Karolyi, chez Quality Chess.

**Spassky, Boris Vasilievich Spassky - Robert James Fischer
Reykjavik, 1ère partie, 11 juillet 1972, défense Nimzo-Indienne**

1.d4 Cf6 2.c4 e6 3.Cf3 d5 4.Cc3 Fb4 5.e3 0-0 6.Fd3 c5 7.0-0 Cc6... C'est la première fois que Fischer joue cette position que Spassky... a déjà testé treize fois.) 8.a3 Fa5 9.Ce2 9.dxc4 10.Fxc4 Fb6 11.dxc5 11.Dxd1 12.Txd1 Fxc5 13.b4 Fe7 14.Fb2 Fd7! La première nouveauté théorique du match concoctée par Bobby. En 1958, Spassky avait écrasé Krogus au championnat d'URSS après 14...b6 15.Cf4 Fb7 16.Cg5 Cd8 17.Tac1 h6? 18.Cgxe6!!... 15.Tac1 Tfd8 16.Ced4 Cxd4 17.Cxd4 Fa4 18.Fb3 Fxb3 19.Cxb3 Txd1+ 20.Txd1 Tc8 21.Rf1 Rf8 22.Re2 22...Ce4 23.Tc1 Txc1 24.Fxc1 f6 25.Ca5 Cd6 26.Rd3 Fd8 27.Cc4 Fc7 28.Cxd6 Fxd6 29.b5 Jusqu'ici une lutte sans relief. Et soudain Fischer déplace son fou pour gober un pion empoisonné **29...Fxb2??!**, voir les



La fabrique de l'Opinion

L'invité du 8 Bellini

In folio

Bernard Quiriny

Barbaglia et Cerdà: Bobby Fischer ou Bobby Fischer?



NOTRE CHRONIQUE de cette semaine prendra la forme d'une partie d'échecs entre deux romanciers, qui se trouvent avoir pris tous les deux pour personnage principal le joueur Bobby Fischer, champion du monde en 1972, diva imbuvable, hurluberlu provocateur et génie hors du commun. Avec les blancs, l'espagnol Pablo Cerdà s'est inspiré de la partie qui, en 1962, à Stockholm, opposa Fischer à l'espagnol Arturo Pomar. Son roman, intitulé *Le pion*, est découpé en 77 chapitres, autant que de coups joués. Avec les noirs, l'italien Alessandro Barbaglia s'est penché sur la célèbre partie de 1972 qui, en Islande, a opposé Fischer au monde soviétique, Boris Spassky : un événement retransmis dans le monde entier qui, au-delà de l'enjeu échiquéen, fut un sommet de la guerre froide.

Sur la base de ces éléments, les deux romanciers déploient des tactiques de jeu tout à fait différentes. Intimiste, resserré, Alessandro Barbaglia se concentre sur la partie de 1972, qu'il compare à un combat mythologique entre Ulysse (Spassky) et Achille (Fischer). Touffu, panoramique, le roman de Pablo Cerdà prend plutôt la partie de 1962 comme prétexte d'une investigation au long cours où défileront toutes sortes de personnages, dans des décors variés. Chez Barbaglia la pièce dominante

est le fou ; chez Cerdà, c'est le pion. Pour l'un, Fischer est un héros, au sens homérique ; pour l'autre, c'est un symbole, une forme d'archétype. Lequel l'emporte ?

Fascination. Le roman de Pablo Cerdà est le plus ambitieux, dans le dispositif comme dans le propos : il passe en revue toutes sortes de figures de « pions », c'est-à-dire d'individus singuliers qu'on a manipulés au service d'une cause, à l'image de Fischer, utilisé par le gouvernement américain comme une pièce dans sa grande partie géopolitique contre Moscou. L'idée est intéressante, mais le résultat laisse un peu perplexe, à cause du rapport ténu entre les situations décrites - l'Espagne franquiste, l'Amérique de la ségrégation, etc.

Barbaglia échappe à cet écueil ; loin de la politique et de la tentation du roman-monde, il joue la carte de l'auto-fiction et resserre sa focale, à l'image de la partie Fischer-Spassky, commencée dans le vaste hall sportif de Reykjavik et terminée dans un cagibi, Fischer ayant demandé à être éloigné des caméras... Les deux livres sont à égalité chaque fois qu'ils évoquent les lubies et provocations de Fischer, héros de roman sans pareil que le *Washington Post* à l'époque qualifia de « seul Américain capable de pousser tous ses compatriotes à soutenir les Russes. »

Le coup du fou, d'Alessandro Barbaglia (traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, Liana Levi, 216 p., 19 euros) et *Le pion* de Pablo Cerdà (traduit de l'espagnol par Marielle Leroy, La Contre-Allée, 356 p., 23,50 euros).



Une histoire de fils sur trois échiquiers

Roman
Dans «Le coup du fou», Alessandro Barbaglia évoque le souvenir de son père disparu, l'«Illiade» et le match Fischer-Spassky.

Un fils se souvient du jardin familial. Gamin, il joue sous la table de pierre où son père psychanalyste et ses potes devisent avec ardeur. Un nom se fiche dans sa mémoire: Bobby Fischer. Bien plus tard, cet enfant, devenu narrateur du «Coup du fou», quatrième roman d'Alessandro Barbaglia - qui ne cache pas que cet enfant et lui ne font qu'un - cherche à comprendre son géniteur, disparu trop tôt, à la lueur de ce talisman échiquéen, l'un des plus étranges champions du monde de l'histoire des échecs.

L'écrivain italien a très bien potassé son sujet et connaît le joueur

américain sur le bout des doigts. Il en dresse un portrait insolite, du gamin renfermé qui apprend le jeu en autodidacte et devient une supernova de l'échiquier, à l'homme vieillissant et controversé, aux déclarations antisémites (malgré ses origines juives), apatride passablement psychotique et buveur compulsif de lait sucré. Mais le propos de Barbaglia n'est pas de proposer une énième biographie du champion, même condensée.

Focalisé sur l'épisode le plus mythique de la carrière de Fischer - son match pour le championnat du monde contre Boris Spassky en 1972 à Reykjavik - l'auteur tresse un récit très personnel sur cette rencontre transformée en affrontement Est-Ouest. «Souviens-toi de ton père», déclare le roi Priam à Achille au chant XXIV de l'«Illiade». L'originalité du

«Coup du fou» tient précisément dans sa façon d'entremêler l'évocation paternelle, le match de 1972 et les deux plus fameux héros de l'«Illiade», Achille et Ulysse, respectivement associés aux deux joueurs, l'Américain et le Soviétique.

Avec un humour et une tendresse auxquels son sens de l'oralité confère des notes rafraîchissantes, Barbaglia jongle donc avec de belles pièces. Le fameux match constitue le premier échiquier de son récit, autour duquel virevoltent les évocations de son père et celles d'Homère. Malgré sa légèreté réjouissante et la foulditude d'anecdotes qu'il charrie, son récit combinatoire touche à des cases indicibles, ces moments vagues et douloureux où l'on cherche à dépasser une limite interdite. La perte précoce d'un père que l'on ne retrouvera pas.

Une victoire synonyme de fin de partie beckettienne. Un monde de héros dissous en mirages.

On regrettera juste une maladresse de traduction qui énonce «pat» la «partie nulle» - confusion qu'entretient l'italien mais pas le français. Et l'on signalera que Bobby Fischer (1943-2008) apparaît aussi dans «Le Pion» de Paco Cerda, invoqué par l'écrivain espagnol au gré d'une partie jouée - et perdue - par Arturo Pomar, premier grand maître de l'Espagne cajolé par le franquisme... **Boris Senff**



«Le coup du fou»
Alessandro Barbaglia
Éd. Liana Levi,
124 p.



LE COUP DU FOU

Ce roman, qui vient de paraître, revient sur le match du siècle ayant opposé Bobby Fischer à Boris Spassky il y a cinquante ans.

J'ai été épaté par la vision du jeune auteur, né bien après cet événement marquant de l'année 1972 et je retrouve l'ambiance, les caractères des protagonistes et, pour l'essentiel, la "vérité historique".

Une réussite, à lire absolument

Une phrase m'a interpellé, attribuée à Spassky, à propos de Fischer :

« Vous auriez dû le voir. De près, on dirait vraiment un animal. Il a dans les yeux quelque chose de si noir, de si inquiétant.

– C'est la peur de perdre ! Lui dit aussitôt quelqu'un de la délégation soviétique.

Ils lui tapent dans le dos. Boris acquiesce. Mais personne n'y croit. »

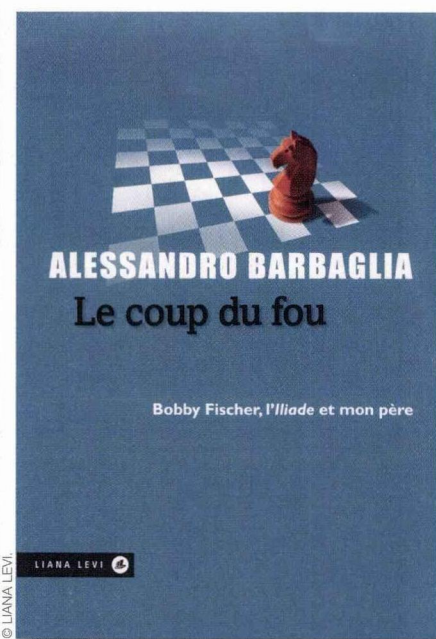
Je me suis replongé avec ferveur dans ce grand moment où la visibilité des

échecs était devenue planétaire. Le mystère et l'aura qui entouraient les grands-maîtres étaient encore intacts. Nous étions admiratifs devant ces champions qui sont comparables pour l'auteur aux héros de l'*Illiade*. Achille et Bobby Fischer, les guerriers, se superposant et où Spassky, le Russe invincible, ne pouvait être qu'Ulysse, le stratège.

« Je ne suis pas un joueur d'échecs, ce jeu m'a modérément passionné. Mais quand je me suis lancé dans ce projet, j'ai lu neuf biographies de Bobby Fischer, j'ai vu six documentaires et un film. Tout s'agitait dans ma tête, c'était devenu une obsession, comparable à celle de Bobby Fischer. Chaque fois que je me mesure avec un névrosé, ma vie devient imprévisible. »

Alessandro Barbaglia

Une petite correction, un petit détail, qui sonne comme une fausse note pour un joueur d'échecs. Le pat revient à plusieurs reprises pour désigner une partie nulle ! Une erreur de la traduc-



La couverture du livre paru aux Éditions Liana Levi.

trice sans doute car la nulle se traduit par « patta » en italien. ■

GEORGES BERTOLA



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **647098**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Automne 2022 P.77**

Journalistes : **VICTOIRE**

VIDAL-VIVIER

Nombre de mots : **202**

p. 1/1



ALESSANDRO BARBAGLIA
LE COUP DU FOU

Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont
Liana Levi
124 p., 19 €

Entre le roman et la biographie, *Le Coup du fou* est un texte à la construction singulière qui raconte l'histoire de Bobby Fischer, champion du monde d'échecs de 1972. S'il se focalise surtout sur le championnat qui a eu lieu en Islande en pleine guerre froide, l'auteur dresse le portrait d'un homme mystérieux, très intelligent et en marge de la société; un homme qui eut le monde suspendu à ses moindres faits et gestes pendant quelques jours. Fasciné par la personne de Bobby Fischer depuis son enfance, le

narrateur analyse avec finesse la psychologie du joueur d'échecs qu'il admire. Créant un lien avec son père psychanalyste défunt qui avait soigné un enfant atypique passionné d'échecs, cet essai est aussi un roman sur l'enfance et sur les souvenirs de famille. Des références mythologiques aux grands moments de l'Histoire, en passant par des techniques d'échecs très pointues, ce récit est aussi empreint d'une grande originalité et d'une grande tendresse. ► **PAR VICTOIRE VIDAL-VIVIER**
LIBRAIRIE LA MANUFACTURE (ROMANS-SUR-ISÈRE)

LU & CONSEILLÉ PAR

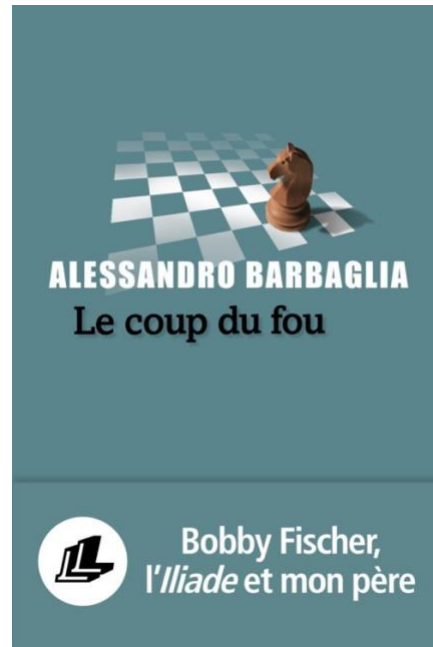
M.-È. Charbonnier
Lib. Paroles
(Saint-Mandé)
L. Behocaray
I.U.T. Carrières sociales
(Université de Tours)



Le coup du fou – Alessandro Barbaglia

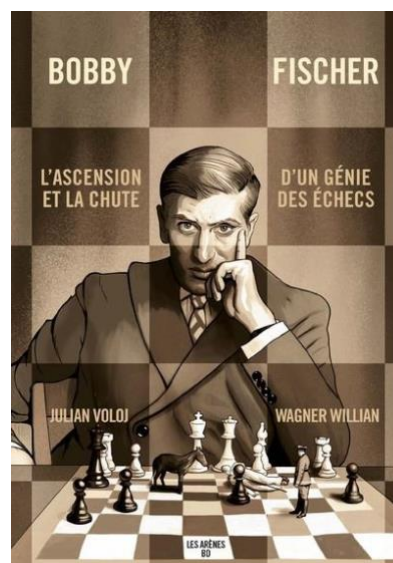
Par Psycholégiste

Date de l'article 15 octobre 2022



C'est avec beaucoup d'interrogations que j'ai débuté la lecture de « Le coup du fou » d'Alessandro Barbaglia, écrivain et libraire italien, paru aux éditions Liana Levi. En effet, le bandeau laisse assez songeur : « Bobby Fischer, l'Iliade et mon père ». Père de l'auteur qui était un psychanalyste reconnu et qui s'intéressait de façon obsessionnelle à la vie de Fischer. Ca fait beaucoup d'éléments qui me correspondent !

Si vous n'êtes pas familiers avec la vie de Bobby Fischer, une bande dessinée est récemment parue, retraçant son parcours et ses passages à l'acte complexes :



En quelques mots, Bobby Fischer était un prodige des échecs, connu notamment pour avoir complètement dominé le championnat du monde de 1972 mais également pour son trait obsessionnel, son refus de toute communication ou de toute mise en lumière puis, par la suite de sa vie, pour des prises de position « controversées » -le mot est faible- au sujet du peuple juif notamment ainsi que des attaques terroristes de 2001.

Que raconte donc ce livre ? Eh bien, en filigrane il est question de la fameuse rencontre entre Fischer et Spassky lors du match du siècle en 1972, bien sûr. Cependant l'auteur va régulièrement faire le parallèle entre cet affrontement, l'opposition que peuvent avoir Ulysse et Achille mais également la relation qu'il a pu avoir avec feu son père.



De ce triangle étrange renaît une forme de tension, on vit le match d'échecs, rendu accessible à tous, à travers ce parallèle, Fischer mis en perspective avec Achille, Spassky identifié à Ulysse. Le vrai fond de l'ouvrage reste cependant la quête paternelle poursuivie par le fils en la personne de l'auteur. Pour comprendre la fascination de son père à l'égard de Fischer, celui-ci a dû largement se documenter et marcher dans ses traces. Alors en apprend-il de plus en plus sur les intérêts de son père, sur sa façon d'exercer son métier, sur ses relations avec les autres.

Si l'idée de départ peut sembler saugrenue, le produit fini est étonnamment bien mené, on ne se perd pas dans les différents parallèles qui peuvent être réalisés et le découpage en chapitres, partie après partie, rend l'ensemble tout à fait compréhensible. L'auteur possède un talent certain pour transmettre ses propres émotions, au fur et à mesure de l'évocation des souvenirs de son père qu'il apprend à connaître a posteriori.

Sans être une redite du match du siècle, connu même en dehors des cercles échiquéens, ce livre manie et joue avec les différents sujets sans aucune fausse note. La guerre froide se mélange à la guerre de Troie, alors même que la figure paternelle de l'auteur s'impose à lui. Insolite, ce roman sera à mon sens clivant : il ne faut pas le lire comme un roman traitant des échecs, il faut le lire comme un ensemble de quêtes qui se résolvent au même moment, et c'est avec beaucoup d'émotions, partagées avec l'auteur, que l'on referme le livre.

Au plan plus personnel j'ai trouvé l'idée initiale étrange, avec la crainte que le récit ne soit très bouillon mais il n'en est rien. Les échanges et les obsessions des psychanalystes pour certaines de leurs analyses est très bien retranscrite, mais sur un plan beaucoup plus humain on découvre le père de l'auteur en quête de fonctionnements humains qui lui sont étrangers. Revenir à l'époque de la génération précédente de thérapeute est un bond dans un exercice qui m'est globalement inconnu et il est très intéressant de lire et partager ce type de récits qui sont une partie de ce qui a forgé mon travail actuel.

Soulignons une fois de plus la qualité d'éditions de Liana Levi, tout est parfait chez eux : du papier à la couverture à rabats, leurs livres dans ce format comme dans la collection Piccolo sont toujours un plaisir à avoir entre les mains.